



Année 1863. — N° 4.

1863

Prix du Numéro : 15 centimes.

Dimanche 15 Mars.

ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 "

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 "

ÉTRANGER

Selon les droits de poste.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAÎSSANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureau : à Lyon, rue de la Charité, 29, au 2^{me}.



DIRECTEUR - GÉRANT, E. EDOUX, MEDIUM.

AVIS

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inserter à leur rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

UTILITÉ DU SPIRITISME.

Nos adversaires de la deuxième catégorie répliquent (1) : « Tout cela est bel et bon, mais n'est pas dans l'ordre voulu de Dieu ; vous lui demandez la lumière, la vérité, la vie ? Il vous la donne à des conditions autres dont il est parfaitement le maître. Il a préparé, d'abord, un peuple élu, le peuple juif à qui il a parlé par Moïse et ses prophètes. Plus tard, il a envoyé son fils unique sur la terre, le Christ, qui a révélé une morale sublime, et qui est mort sur la croix, ajoutant ainsi à sa mission divine l'exemple vivant du sacrifice et du dévouement jusqu'à la mort. »

Ici, les chrétiens se divisent, les uns nous disent : « Le Christ, avant de mourir, a constitué une église infaillible parce qu'elle reçoit les inspirations du Saint-Esprit ; il a établi une autorité chargée de former une unité doctrinale et d'interpréter les livres saints. » Les autres tiennent un langage différent : « Dieu nous a donné sa parole renfermée dans la bible, les évangiles et les épîtres des apôtres. »

Mais tous deux peuvent dire aux spirites : « Voilà cette vérité que vous cherchez ; elle est venue, elle est enseignée chaque jour à l'église ou au temple par la bouche de nos pasteurs. Que faites-vous, et qui vous donne le droit d'agir ainsi ? Vous demandez mieux que cette vérité éternelle, immuable ? Vous le sollicitez sans raison du Père céleste et prétendez l'obtenir d'Esprits qui parlent un langage bigarré, dont quelques-uns peuvent être mauvais ?... Poussés par une curiosité fatale, vous interrogez la tombe ?... Hélas ! si vous n'en récoltez qu'erreurs et ténèbres, à qui vous en prendre sinon à vous qui voulez, en dehors des règles salutaires fixées par Dieu, courir les terribles chances de l'égarement ! Revenez au plus tôt au sein de la religion chrétienne ; le catéchisme, les instructions, les prêches, la lecture de la bible et de l'évangile, voilà les moyens qui ne trompent pas. Laissez là vos Esprits qui se contredisent souvent ; la vérité est une, le Christ l'a dite aux hommes, ne cherchez pas plus loin. »

Telle est l'objection dans toute sa force. Nous y répondrons par deux considérations décisives, irréfutables, devant lesquels nos adversaires eux-mêmes s'inclineront peut-être.

1^o En évaluant à 1,500 millions la population de notre planète, six cents millions à peine sont juifs ou chrétiens. Le brahmanisme, le bouddhisme, l'islamisme, le sivaïsme et les mille autres sectes de l'idolâtrie, occupent tout le reste ; de sorte que l'on peut dire que plus de la moitié de l'humanité est assise encore dans les ombres de la mort et ignore aussi bien Jéhovah que le Christ. En vain, des missionnaires pleins d'ardeur et de foi, ont bravé les périls, les humiliations, les privations de toute sorte et le martyre même pour aller porter partout la divine parole de l'Évangile. Dans certaines régions, ils n'ont pu pénétrer que la surface sans en sonder les profondeurs ; et quand dans l'intérieur même des pays idolâtres, ils ont pu exercer une bienheureuse influence, comme au Japon, par exemple, leurs travaux ont été quelquefois étouffés dans la persécution et le sang ; sang glorieux ! semence féconde, bénie, que sera très-certainement fructifier l'avenir.

Mais ce que ne peuvent des hommes même avec le secours du ciel, les Esprits le peuvent. Ils se glissent partout et ne reconnaissent d'autres limites, d'autres obstacles que la volonté de Dieu. Aussi, la statistique des progrès incessants du spiritisme, constate qu'il n'y a pas de région si reculée où quelques manifestations spirites ne se soient produites et ne se produisent bien plus éclatantes dans un temps prochain. Notre Rédempteur veut donc aujourd'hui appeler tous les peuples à la connaissance de sa divine morale contenue dans son sublime évangile.

2^o En ne considérant que la France presque toute chrétienne, est-ce que le spiritisme n'a pas aussi une immense utilité ?

Nous voudrions nous tromper dans nos évaluations, mais nous croyons qu'elles sont conformes à la plus stricte réalité : sur les femmes nées dans le christianisme, il y en a le quart qui sont incrédules ; sur les hommes, plus de la moitié. Il y en a qui ne mettent jamais les pieds à l'église que pour des cérémonies de mariage ou d'enterrement. Que se disaient-ils, les malheureux, avant l'invasion bienfaisante du spiritisme ?... « A quoi bon aller entendre nos pasteurs ? Notre vie est bornée à la terre ; quand on est mort, tout est mort. L'âme, chimère ! l'immortalité, songe creux ! puisque nous ne voyons jamais revenir les morts pour nous dire que leur âme existe encore ; puisque nous ne voyons jamais ce Dieu dont on nous parle tant d'intervenir ici-bas ; puisqu'il n'y a pas d'autre vie, à quoi bon prier ?... Le mieux est de prendre l'existence actuelle comme

(1) Voir au dernier numéro, *Les adversaires du Spiritisme*.

» elle est, de jouir le plus possible pour aller ensuite nous en dormir dans le néant ! »

Vous voyez donc bien que la religion, avec toutes ses preuves, ses magnificences, ses enseignements, était impuissante pour ramener ces pauvres égarés !

Depuis que nos groupes existent, au contraire, ils entendent parler de la communication des morts, de Dieu qui le permet. Ils s'en riaillent d'abord, et haussent les épaules devant ceux qui leur racontent ces merveilles ; mais enfin une secrète curiosité les saisit, peut-être un instinct secret par lequel ce Dieu tient encore à leurs âmes dégradées. Ils vont à ces groupes une première fois ; ils sont étonnés, quoiqu'ils ne croient pas de si tôt ; ils plaisantent de nouveau et pourtant ils y reviennent, jusqu'à ce qu'enfin un jour, vaincus, terrassés par l'évidence, ils tombent à genoux ; leurs yeux se mouillent alors de larmes, et de ces coeurs naguères endurcis déborde la sainte rosée de la prière.

Voilà ce qui se passe. Que de conversions sincères d'esprits ramenés à Dieu ! de ménages réunis qui étaient auparavant divisés ! que d'inimitiés apaisées, de haines fondues sous le souffle de la céleste charité ! que de mauvaises habitudes changées ! quel bien moral ! Aveugle qui le nierait.

Ironons-nous discuter maintenant avec vous sur la nature et le caractère de ces manifestations ?

Qu'en avons-nous besoin pour notre thèse ? Que ce soient des Esprits inférieurs intervenant avec la permission de Dieu ou des anges envoyés directs de la miséricorde divine, qui veut nous régénérer ; que ce soient les âmes de ceux avec qui nous avons aimé et souffert, qu'importe ? Le résultat est le même, le hideux matérialisme est vaincu, le monde spirituel est prouvé.

PHILALÉTDÈS.

BRUITS MYSTÉRIEUX ET LUTINS. — APPARITIONS. — LUEURS ÉTRANGES.

Nous extrayons ce qui va suivre d'un ouvrage intitulé : *Le fief de Prosny à Oingt (Rhône)*¹. De semblables faits racontés et constatés par M. A. Bedin, homme recommandable, érudit (M. Bedin est l'auteur des *Traditions messianiques*), de semblables faits, disons-nous, devraient bien, pousser à la réflexion les incrédules *quand même*. Nous citons :

« En 1793, une fraction des hommes de Précy s'était dirigée vers nos contrées. L'un de ces infortunés aurait trouvé la mort à Prosny ; telle est la rumeur populaire. On désigne le meurtrier, le lieu de sépulture du cadavre et le champ acquis avec l'or de la victime. Des ossements humains auraient même été trouvés en 1828 dans un réduit voûté et à une faible profondeur. Malgré tous ces incidents, nous pouvons nier le meurtre, nos investigations nous en ont fourni les moyens. D'ailleurs, l'assassin qu'on nomme n'est pas inscrit sur la liste des monstres qui ensanglantèrent l'asile d'une hospitalité perfide au temps de la terreur.

« On connaît les étranges phénomènes qui, d'après la légende, se manifestent dans les anciennes demeures autrefois souillées par quelque grand forfait. Pourquoi Prosny serait-il exempt de la loi commune ? Si d'épaisses murailles avaient absorbé le râle de quelque mourant, soyez-en sûrs, le meurtre pour cela n'é-

chapprerait point à la connaissance des hommes. Une foule d'agents mystérieux révélerait aux habitants du manoir qu'un assassinat aurait été perpétré dans son enceinte. De sourds gémissements ne manqueraient pas d'imiter ceux de la victime. L'Esprit frappeur viendrait souvent réclamer le cadavre. Ce serait encore le noir fantôme apparaissant dans un réduit obscur, étalant sa blessure, ou bien se montrant lui-même privé du membre détaché par le fer homicide. Bien plus, d'étranges lueurs percerait les ténèbres ; des spectres diaboliques témoigneraient leur joie par de hideuses grimaces, et des projectiles invisibles ne manqueraient pas de s'acharner contre quelque personne de la maison.

» Telle est l'histoire légendaire de la plupart des vieux châteaux. Faudra-t-il donc rattacher à des croyances analogues les faits que nous allons raconter ? Nous nous bornerons au rôle de simple historien ; le lecteur se chargera des commentaires, si bon lui semble. Rien ne l'empêchera de recueillir lui-même les témoignages, car presque tous les témoins vivent encore.

» Il y avait autrefois à Prosny une servante qui se croyait souvent assaillie par une mitraille invisible. Des cailloux roulants s'attachaient à ses pas, lorsqu'elle se rendait dans certaines parties de la maison, et principalement à son retour. Nous n'avons pu nous-même interroger cette servante morte depuis nombre d'années. Mais son histoire rappelle cette jeune fille des environs de Grenoble tant de fois poursuivie, même en rase campagne, par une pluie de petites pierres qui n'atteignaient jamais qu'elle.

» Les demoiselles B... et G... couchaient dans la pièce que l'on prétend fréquentée de temps immémorial par la Dame *brune* ou *blanche*, peu importe la couleur. Pendant trois nuits consécutives les couvertures du lit furent tirées par des mains mystérieuses. Les jeunes filles entendaient en outre certains grattements, certains petits coups qui croissaient d'abord et finissaient par s'évanouir dans les couloirs. Plus tard, les sieurs C... et B..., qui couchaient dans l'écurie, prétendirent avoir été nombre de fois victimes de molestations semblables.

» Vers 1828, le sieur S... regagnait Prosny où il demeurait pour lors. Il était plus de minuit et il ne s'agissait pas de fouler la vendange. Pourtant ses oreilles sont tout-à-coup frappées par les grincements du pressoir, fonctionnant avec une énergie à le briser. Le bruit continua pendant qu'il descendait la terre d'aval et cessa seulement lorsqu'il fut en face du pavillon carré. Notez qu'il n'y avait personne au pressoir. Ce n'est pas du reste le seul cas de bruits inexplicables produits dans le cuvier. Plus d'une fois, les sieurs A..., dont l'un vit encore, ont constaté des tapages non moins insolites. C'étaient des coups frappés avec violence sur les cuves, le pressoir et les murailles, un vacarme pareil à celui que produirait un bouleversement radical de matériaux lourds et sonores. Chaque chose cependant se trouvait à sa place lors des visites qu'on s'empressait de faire.

» C'est ainsi que vers dix heures du soir on entendit, il y a quelques années, certain tumulte paraissant venir de la cave. De grands coups faisaient retentir les vases vinaires et l'intérieur des murailles. Des perquisitions immédiates n'amènerent aucune découverte et les trois puissants verroux de la porte étaient profondément enfoncés dans leurs excavations.

(*La suite au prochain numéro.*)

¹ Un volume grand in-8, imprimerie Léon Pinet, à Villefranche (1862).

VARIÉTÉS.

CE QUE L'ON NE VOIT PAS ENCORE SUR LA TERRE.

FANTAISIE MORALE.

Sans vouloir établir un point de comparaison entre un homme de génie, éclairé par la lumière divine, et un homme d'un talent infinitésimal comme moi, ainsi que Socrate, j'ai un Esprit familier qui me parle quand je me promène en solitaire à travers champ ; il ne m'abandonne même pas lorsque je coudoie la foule tumultueuse ; au milieu du bruit des voitures et des cris des passants, nous établissons ensemble des dialogues philosophiques et religieux, qui souvent montent à perte de vue.

Mon Esprit familier ne s'en tient pas là ; il possède une télégraphie fluidique dont les fils ténus ne sont visibles que pour les yeux de mon âme. Lorsque je suis fatigué d'un entretien qui se perd dans des abstractions incommensurables, il emporte ma pensée vers des mondes qui me sont inconnus, des mondes lumineux, auprès desquels la terre n'est qu'une ombre, tant ils sont éblouissants de splendeur !

L'autre soir il me dit :

- Nous avons assez causé, partons.
- Dans quelle planète allons-nous ?
- Que t'importe, viens.

En moins de quelques secondes, nous fîmes plusieurs milliards de kilomètres sur la route fluidique, qui franchissait l'éther où tourbillonnaient les étoiles. Puis j'aperçus, bercée dans l'horizon sans bornes, une sphère démesurée, volumineuse quinze fois comme la terre, et dont les montagnes multicolores étaient éclairées par une lumière d'or liquide.

— C'est ici, me dit mon Esprit familier.

Et je me trouvai dans une ville merveilleuse, vingt fois plus vaste que Paris. Les monuments de cette cité féerique au superlatif, que mon guide appelait *Fortunia*, étaient d'un style architectural impossible à décrire dans notre langue humaine. Les porphyres, les agates et les marbres de ces édifices brillaient comme le cristal et se teintaient des couleurs du prisme. Les arbres et les fleurs des jardins publics avaient des variétés de couleurs et de transparence, dont la terre ne peut pas donner une idée, et que l'imagination ne fait qu'entrevoir dans les rêves les plus extatiques. Nos squares les plus beaux, nos jardins les plus splendides, où l'homme a déployé toute son intelligence pour se faire le collaborateur de la nature, ne sont que des amas de broussailles en comparaison de ces paradis de fleurs diaphanes et brillantes comme des astres.

— Où sommes-nous ? dis-je à mon cicéron.

— Je te l'apprendrai plus tard, quand nous reviendrons dans ce pays qui paraît t'émerveiller. Et il ajouta : Vois-tu, mon vieux poète, cette sphère a eu son infériorité comme la terre ; ce peuple que tu vois si beau, si plein d'aménité, d'amour et de fraternité, a été laid, difforme et sauvage. Il fut frappé des nombreuses afflictions que donne l'ignorance ; tant il est vrai que l'on n'arrive à la science de l'amour universel, qu'après avoir subi les rudes épreuves que la matière inflige aux êtres qui aspirent à la clarté ! Ce monde a passé par l'état barbare, et graduellement s'est élevé à la civilisation ; en quelques mots, il a eu son âge de fer, ses fêtes sanglantes, ses guerres acharnées, ses échafauds, ses mitraillades, ses délires de bourse et de

tripots ; il a croupi dans la marre stagnante de toutes les démoralisations ! Mais les temps de fange et de mœurs gangrénées étaient révolus ; la concorde et l'unité planétaire, par l'amour et la charité, venaient de naître pour le bonheur général.

Dieu dépêcha un de ses messagers, un sage : il vint, se fit entendre, écrivit quelques lois très-simples, et cela suffit pour accomplir une révolution ascensionnelle sur ce satellite du soleil, votre centre lumineux

Et maintenant, ajouta-t-il, regarde et observe.

La première chose qui me frappa, — j'allais dire voluptueusement, — ce fut la beauté des femmes, dont le type de la Vénus de Milo ne peut pas donner un aperçu. Leur candeur était sans affectation, et leur voix d'une douceur si musicale, que leur timbre mélodieux portait à la rêverie. Un fait singulier fixa particulièrement mon attention ; elles avaient toutes au bas de leur corsage cette phrase brodée en soie rose : *Aime l'âme et n'abuse pas de la chair*. Parfait !... dis-je à mon guide. Par malheur ce n'est pas positivement comme cela dans la Babylone des temps modernes. Il est vrai d'ajouter que l'âme chaste de ces nobles créatures se tient en permanence aux fenêtres de leurs yeux pleins de lumière ; — passez-moi cette image par trop exagérée. — Les hommes, plus beaux que l'Antinoüs, avaient également cette autre maxime brodée en fil d'or sur le parement de leur habit, dont Dussautoy n'a pas encore trouvé la coupe : *Travailler, c'est s'élever*. Les paresseux ne doivent pas être bien venus dans la cité de *Fortunia*, m'écriai-je ! En effet, je n'y rencontrais point la foule des flâneurs qui grouille sur le boulevard des Italiens.

Ensuite mon Esprit familier me fit entrer dans un restaurant assez richement décoré ; pourtant il était simple, mais cette simplicité effaçait le clinquant du Palais-Royal. Sur chaque table il y avait quatre bouteilles, chacune portant une devise en relief. La première disait : *Si tu as soif, désaltère-toi* ; c'était de l'eau rouge. La seconde : *Bois sagement* ; c'était du vin pur. La troisième : *Désire-toi* ; dans celle-là le vin était plus capiteux. Enfin le quatrième : *Prends garde à la folie* ! Je présume que cette bouteille svelte contenait ce que nous appelons chez nous des liqueurs fortes. Je ne pus m'empêcher de m'écrier tout haut : Les ivrognes n'ont rien à faire ici. Mais l'on ne m'entendit pas et l'on me vit moins encore, attendu que je n'avais que l'apparence d'une ombre. Je jetai un coup d'œil sur les assiettes, et je vis qu'elles avaient une couronne de mains enlacées, au milieu de laquelle on lisait : *Aimez-vous les uns les autres*. Le sage qui a passé par là, dis-je à mon guide, devait être proche parent du Christ. On doit manger avec bon appétit dans ces assiettes qui rappellent à l'ordre votre conscience.

Ensuite je fus attiré par une musique si mélodieuse que je crus véritablement ouïr l'âme de Beethoven s'épanouissant dans toute sa plénitude. Cette musique partait d'un bal qui ne ressemblait en rien à la Closerie des lilas. Il y avait sur le fronton de cet édifice cette autre maxime en lettres de fleurs : *Le plaisir est la récompense du travail*. On est rigide ici !... J'entrai dans le bal. Une femme charmante, plus belle qu'une houri, vint me tendre la main en me proposant d'échanger avec elle quelques pas modestes. Mon Esprit familier s'y opposa. Il parait qu'en ce moment il m'avait fait visible pour cette dame ; mais quand elle voulut prendre ma main, elle reçut une commotion électrique que je ressentis légèrement.

J'étais revenu sur la terre.

BARRILLOT.

PLUS DE POLÉMIQUE!

Ce n'est pas en vain que le spiritisme vient faire la guerre à l'imperfection des hommes ; car cette imperfection est encore grande, bien grande ! Voyez plutôt : elle se décide, hélas ! très-lentement à s'éloigner de ceux-là même qui viennent combattre ses ravages auprès des autres. Témoin nous le premier qui, dans les discussions suscitées par nos adversaires, avons peut-être oublié quelquefois notre devise : charité, humilité. Poussé par une ardente et chère conviction, nous avons riposté aux polémiques de fiel par une polémique mordante. C'est que les Esprits supérieurs, qui ne font jamais défaut au médium sincère lorsqu'il implore leur aide et protection, permettent, dans certaines circonstances, quelques écarts de ce genre, afin de prouver aux hommes que, sans leur secours, on devient le passif instrument de ses propres infirmités morales ou des Esprits dominateurs et orgueilleux de l'espace. Mais le Christ, sous la bannière duquel nous devons tous nous enrôler, nous a prouvé par l'exemple et recommandé aux siens qu'il faut toujours répondre à l'insulte, à la calomnie, par le silence, la résignation ou des paroles de paix.

Que nos adversaires se le tiennent donc pour dit : à l'avenir, nous aurons sans cesse présentes à nos yeux ces douces et sublimes paroles. Désormais nous ne répondrons point aux attaques personnelles, et si nous discutons parfois celles dirigées contre le spiritisme, — ce qui arrivera même rarement, puisque notre cause se justifiera d'elle-même, — ce sera toujours avec calme et douceur. Et d'ailleurs, pourquoi répondre à des individualités, lorsque le but de notre feuille est de traiter la question spirite au point de vue général et de toucher ainsi par anticipation à toute attaque isolée?...

Un bon conseil à tous les dissidents :

Vous niez, nous affirmons ; faites comme nous, réfléchissez, étudiez, essayez vous-mêmes d'obtenir ces résultats, et peut-être qu'un jour vous serez des nôtres, parce que vous aurez compris, vous aurez vu, vous aurez touché du doigt !

Nous le souhaitons sincèrement, car vos consciences trouveront alors des joies bien douces là où vous ne soupçonnez aujourd'hui que danger, folie, mensonge, dérision. E. E.

BIBLIOGRAPHIE.

Le Spiritisme ou Spiritualisme à Metz, tel est le titre d'une importante et jolie brochure que nous avons lue et relue plusieurs fois, mais toujours avec plaisir. Presque toutes les communications ont vivement frappé notre attention, soit par la haute morale qui en découle, soit par leur mérite littéraire. Aussi, nous la recommandons à quiconque désire se tenir au courant des productions sérieuses de la médiumnité (1). Comme avant-gout, nous en extrayons la communication suivante :

LE RÉVEIL DE L'ESPRIT.

La raison et la tombe ! As-tu jamais fait un parallèle à effet moral en mettant en regard tout ce que ces deux mots renferment de profondeur et de haute leçon ? Presque toujours la tombe égare votre raison, et votre raison n'a pas assez d'essor pour suivre l'idée même de la tombe. Depuis que la philosophie,

enveloppée d'une pourpre usée, a voulu vous donner dans ses vues étroites la solution de ce problème, son explication est entrée dans vos cœurs avec le doute et l'indifférence ; car, que voulaient dire ces paroles fastueuses : la nature a horreur du vide ?

Prends ma main, ami, ne redoute pas la vérité de mon tableau, assiste avec le calme d'une âme qui a conscience de la vie future, à tout ce qui a semblé, jusqu'alors, l'ensouflement complet et éternel des affections, de l'intelligence, de la vie enfin.

Qu'est-ce que la mort ? Ne t'effraie pas, car ce sera pour toi une mine inépuisable de consolation.

La mort c'est la vie : tu vas te réjouir, je le veux, en palpant du doigt, pour ainsi dire, la sublime transformation qu'elle opère en venant te tendre sa main maigre et glacée.

Assieds-toi au chevet de cet homme pauvre qui touche à sa dernière heure, écoute avec un religieux silence la douce prière qu'il mélange au râle de son agonie :

« Mon Dieu, j'ai bien souffert en ce monde ; mais en le quittant, j'ai la foi, la conviction la plus robuste et la plus sincère que mes douleurs, mes privations, les chagrins de toutes sortes que j'ai endurés, seront autant de titres qui me vaudront l'indécible bonheur d'aller à vous. Votre douce image que je tiens en mes mains, votre sang dont l'efficacité est certaine, redonneront à mon âme la pureté qu'exige votre mérite infini ; aussi votre nom béni sur mes lèvres, l'espérance dans le cœur, je m'endors dans les promesses éternelles, je pars de ce monde pour revivre dans celui que mon immortalité réclame en vous implorant. »

Il a fermé ses paupières, son corps désfiguré par la maladie, va se recouvrir d'un peu de terre et rentrer dans le fluide organique universel. Quelques prières bien intentionnées, beaucoup de larmes, de regrets, un souvenir que le temps efface avec la séparation, l'absence, qui sont comme l'éponge qui ne laisse point de trace, et puis.... plus rien, rien !....

Lève tes yeux vers la nue ; l'Esprit, dégagé de ses entraves terrestres, a reconquis sa liberté ; il vole en vainqueur au-devant de cette émancipation, la seule réelle, que lui donne la mort. Une députation de parents, d'amis, vient le recevoir au seuil de sa nouvelle vie, car, ébloui des magnificences et de l'avenir qui se dressent devant lui, il a besoin qu'on lui explique cette seconde naissance, il n'oserait croire à tant de félicité ! Vois donc quel regard de dédain il jette en se tournant du côté de la terre ; de tout ce que vous appréciez tant, il n'emporte que les affections de son cœur, car, en mourant, elles ne font que s'assainir et se développer. Cessez vos pleurs, vous qu'il aimait, vous qui le chérissez encore ; son Esprit heureux viendra vous visiter pour vous remercier de votre souvenir, mais surtout pour vous montrer le chemin qu'il faut suivre pour vous réunir à lui.

Après ces pâles réflexions, le cercueil n'est plus que le véhicule qui vous transporte vers un monde meilleur, quand le cortège des bonnes actions vous accompagne ; à part son crêpe noir, qui attriste nos yeux, il ne renferme qu'un vase brisé, dont le parfum est monté, comme l'encens, vers Dieu pour le glorifier.

Travaille, aime, prie, fais le bien, et tu envisageras la mort avec le sang-froid des martyrs qui l'ont bravée avec joie pour le triomphe du Christ.

ST. GRÉGOIRE DE NAZIANZE.

(1) Dépôt à Paris, à Metz et chez les libraires de notre ville.